

Journées d'études

Un fantasme prêt-à-porter ? Questions sur le fantasme féminin

Dimanche 07 mars 2021

Intervention de **Marie Pesenti**

Pas L'Un sans l'Autre

Je tenais à vous remercier de l'amitié que vous me faites avec cette invitation à travailler avec vous.

J'ai essayé de reprendre de manière la plus proche possible les termes de votre argument - c'est une façon pour moi de dialoguer avec vos énoncés - et de vous dire ce qu'ils m'ont suggéré face à cette question difficile du fantasme féminin qui n'est pas sans me mettre dans l'embarras.

Que le fantasme nécessite « un prêt à LE porter » préalable comme le soutient Lacan dans *La logique du fantasme* (16 novembre 66) - et je souligne le « Le », prêt à le porter - ne traduit rien d'autre que le fait que le fantasme s'origine pour tout parlêtre dans l'Autre auquel il s'est trouvé aliéné. Mais cela ne signifie pas pour autant que concernant les parlêtres et tout particulièrement les femmes on puisse en déduire un fantasme prêt -à- porter.

Ne pourrait-on pas au contraire, à cet endroit des femmes, tout particulièrement, évoquer la haute couture dans ce qu'elle suppose de créativité, de singularité, d'inouï, de non reproductible exigés par ce qui les divise et que Lacan nous a appris, grâce à elles, à reconnaître, à savoir la coexistence de deux logiques qui ne vont pas l'une sans l'autre ?

C'est pourquoi un fantasme prêt-à-porter qui se voudrait universel est ici d'emblée exclu du fait même de cette logique qui objecte à l'universel, à savoir la logique du pas-tout.

Faudrait-il dès lors revoir l'écriture du fantasme telle que Lacan nous l'a donnée, qui écrit la mise en relation de \$ avec un objet telle qu'elle s'approche dans une logique phallique ?

Je n'ai pas la prétention de pouvoir répondre à cette question, nous avons eu hier plusieurs propositions d'écriture d'un fantasme féminin, aussi, pour ma part, faute de pouvoir y parvenir, je voudrais plus simplement faire retour à un certain nombre de conséquences que l'introduction du pas-tout effectue concernant ce qui se joue du côté droit des formules de la sexualité qui vaut pour tout sujet homme ou femme, quand bien même ce sont les femmes qui y participent plus particulièrement.

Cela suppose-t-il d'élargir la forme donnée à l'écriture du fantasme, de l'alléger de sa fixité, d'œuvrer à une délocalisation de l'objet qu'elle suppose ? Un objet au-delà, au-delà du phallus dites-vous dans l'argument à ces journées. En effet, si du côté gauche le fantasme écrit l'objet a comme soutien au désir, côté droit c'est par le phallus qu'est orienté le désir. Mais comment écrire cet au-delà dont on pressent qu'il excède le tout phallique ?

Le voile que dépose le fantasme pour tenter d'obturer la faille dans l'Autre ne serait-il dans ce cas, pas tant porté par un objet que par le vide de l'objet lui-même ? Là où l'objet fétichisé de la jouissance phallique se verrait substitué par un objet, que l'on pourrait dire barré en quelque sorte?

Un objet à penser au-delà de ses effaçons comme indication de l'effacement même ? En effet comment écrire ce rien qui fait tourner la tête à la patiente de Marc Morali ?

Faut-il alors persister à parler de fantasme féminin ou se risquer à évoquer que la part fantasmatique propre à tout parlêtre ne recouvre pas tout ce qui se joue pour une femme face à $S(A)$, à la faille de L'Autre ?

Dans l'*Angoisse*, Lacan souligne combien « son lien au nœud du désir est beaucoup plus lâche », « n'est pas nécessaire » dit-il. « Ce n'est pas dire ajoute-t-il, qu'elle soit pour autant sans rapport avec le désir de l'Autre, mais justement c'est bien au désir de l'Autre comme tel qu'elle est en quelque sorte affrontée, confrontée. C'est une grande simplification que pour elle cet objet phallique ne vienne par rapport à cette confrontation qu'en second et pour autant qu'il joue un rôle dans le désir de l'Autre. (...) C'est parce que dans son rapport à l'Autre elle n'y tient pas aussi essentiellement que l'homme, qu'elle a cette plus grande liberté, essentiellement, wesentlich. » (20 mars 63). On pourrait dire que la logique du pas-tout l'allège du joug phallique mais lui offre en retour la solitude de ne pas participer toute de l'universel. La liberté on le sait, a un prix.

Je reprendrai ici, très succinctement bien sûr et en m'arrêtant au seuil de la topologie, quelques-unes des pistes que Lacan nous a ouvertes sur le féminin, concernant la figure du dédoublement attribuée aux femmes, la pluralité des jouissances et l'écart, l'entre, que dessinent les deux flèches qui opèrent du côté droit du tableau des sexuations écrit par Lacan dans *Encore* qui nous obligent à tenir compte de « l'Un pas sans l'Autre », comme le propose mon titre. Pas l'un du phallus sans l'Autre de l'étheros. Il y a chez Lacan nombre de figures du Un, je retiendrai ici la seule référence au phallus. Avec cette formule, pas l'Un du phallus sans l'Autre de l'étheros, je voudrais souligner la nécessité devant laquelle nous sommes de tenir compte de cette double partition à laquelle les femmes ont affaire qui fait qu'au-delà de la part fantasmatique propre à tout parlêtre se joue pour elles une part supplémentaire qui excède l'écriture du fantasme.

Très tôt, concernant les femmes, Lacan s'est rendu compte que le ternaire désir, phallus et nom du père de la logique phallique se montrait insuffisant à approcher ce qui se trouvait forclos dans l'inconscient, le féminin, ce qui avait valu à Freud de rester partisan de la noirceur d'un continent.

Sans doute plus aventurier et sûrement plus ouvert à la folie des femmes, Lacan a voulu se donner les moyens d'approcher d'un réel qui ne se laisse pas si facilement saisir et là où Freud avait pu s'intéresser à « son frère en hystérie » qu'était Hamlet, Lacan ne s'est pas détourné d'Ophélie, et de ce qu'il a appelé « le drame de l'objet féminin ».

Là où l'homme se fait potier d'un vase féminin qui contient l'objet de son désir, la femme se fait tisserande de sa jouissance à partir du désir de cet autre. Tissage fragile, éphémère qui peut se déchirer et virer à la folie ou au silence engloutissant de la mort. Le drame de l'objet féminin tient sans doute aux contingences qu'il rencontre et que le voile du fantasme ne peut recouvrir tout. Mais c'est peut-être aussi là sa possibilité plus grande de prendre le large et de lever les voiles.,

Car au-delà d'Ophélie bien d'autres figures féminines lui ont frayé la voie vers les modes de jouir féminins et les types d'amour qu'ils recèlent. Je n'y reviens pas. (Marie Pesenti, *Lacan à l'école des femmes*).

Le premier point que je retiendrais des avancées de Lacan c'est le dédoublement de la femme ; avant même d'avoir à sa disposition la jouissance autre, Lacan a soutenu que la femme est partagée du fait même de cette part forclosée en elle qu'est le féminin. Les femmes se trouvent confrontées à cette tension voire à ce déchirement qui d'une part les voue aux enjeux de la jouissance phallique et d'autre part les en détourne, les en retranche aux prises qu'elles sont avec cette obscure jouissance hors

langage. Il leur faut trouver le moyen d'inventer une solution à cette défaillance symbolique ce qui peut les mener sur la voie du dévouement à la cause phallique ou à l'inverse, les précipiter dans celle de la dépossession de soi où il s'agira pour elles « d'être détachées de toutes choses », « n'être rien en rien » comme en témoigne la mystique Thérèse d'Avila.

C'est par deux formules que Lacan désigne ce partage : La porteuse de bijoux d'une part dans *La logique du fantasme* et de l'autre l'étrangère à elle-même, voire l'absente à elle-même comme dans *Encore*.

Sur le versant phallique là où homme a affaire à l'objet comme le montre le schéma d'*Encore*, la femme, elle, vise le phallus. Parce qu'elle en est privée la femme peut aussi bien se faire phallus à l'occasion pour son partenaire, capable de tous les désistements pour y satisfaire ou à l'inverse le chercher chez l'autre.

Comme nous le rappelle Lacan, le phallus s'inscrit pour elle comme quelque chose de séparé. Et c'est parce qu'elle a affaire à lui sous le registre de la séparation que sa propension à la séparation pourra la faire apparaître aux yeux de l'homme comme castratrice et d'autre part, qu'elle pourra investir tous les objets amenés à se séparer d'elle à savoir par exemple, les enfants (17 juin 59 in *Le désir et son interprétation*). Se déclinent à cet endroit toutes les fantaisies fantasmatiques auxquelles se prête le phallus.

Faute d'avoir le phallus, elle l'est, en se prêtant de manière magistrale à la mascarade, « en faisant de ses attributs féminins les signes de la toute-puissance de l'homme » mais comme il le dit dans *L'Angoisse*, « c'est au prix de faire bon marché de sa jouissance » (29 mai 1963).

Pour ce faire elle endosse toutes les fallaces masquées qu'elle trouve comme autant de bijoux qu'elle exhibe. Dora n'avait-elle pas dit à Freud que depuis le début de sa maladie elle avait renoncé à porter ses bijoux ? Prendre en compte se dire aurait pu conduire Freud sur une autre piste que celle qu'il a suivi dans cette cure. Car il y avait là pour Dora un autre appel que le phallus à savoir pour elle l'énigme portée par l'autre femme, que ce soit Madame K ou la madone de Dresde.

Mais comme le dit Lacan dans *Télévision*, les femmes sont arrangeantes « au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de son âme, de ses biens ». (*Autres écrits*) « La femme, comme il le disait déjà dans *L'Envers de la psychanalyse*, elle s'accommode de tous les cas : Kinder, Küche, Kirche mais aussi bien ajoute Lacan culture, kilowatt et culbute ». Je ne sais ce qu'il entendait par kilowatt mais concernant la culbute, on sait combien elle est une des façons pour une femme de se prêter à assouvir la quête phallique de son partenaire. Nombre d'écrits actuels en sont des témoignages. Mais comme il le dit encore dans *Télévision* « ce qu'il en est de son fantasme à elle c'est moins facile d'y répondre ». C'est dire combien Lacan est resté longtemps, voire jusqu'à la fin, prudent sur cette question que vous mettez aujourd'hui en débat et que l'écriture habituellement proposée du fantasme s'avérait dans ce cas insuffisante.

A l'inverse, elle peut chercher le phallus là où elle peut le trouver, chez un homme par exemple ou un enfant tout aussi bien. Chez un partenaire, la femme trouvera le lieu où elle pourra croire tenir en main le phallus qui lui fait défaut. C'est en cela comme le dit Lacan que Dom Juan est un fantasme féminin, « le vœu qu'il y a un homme qui l'a ce phallus, qu'il l'a toujours, qu'il ne peut pas le perdre », (...) « qu'aucune femme ne peut le lui prendre », qu'il ne va pas se perdre auprès d'une autre femme. (27 mars 63 *L'angoisse*). Il est, dit-il encore, « l'objet absolu ».

Mais quel statut donner à cette absoluité ? On perçoit ici le risque pour ne pas dire le ravage qu'occasionne cette exigence et la part qu'y joue l'amour comme nécessité. L'importance accordée par Lacan à l'amour comme metaxu, comme intermédiaire, comme entre, entre désir et jouissance

dit-il, a trait à ce qui se joue à ce bord, et par là à ce qui ne cesse pas de s'écrire, encore et encore, ce que Lacan appellera dans *RSI* « l'obstination de l'amour ». (*RSI*, 15 avril 1975). « L'amour s'obstine dit-il par ce qu'il y a du réel dans l'affaire ». L'amour ici est à entendre dans sa dimension de littoral tout autant que de littéral nécessaire à soutenir cet absolu. Et l'on peut entendre la place qu'il joue pour les femmes face au réel qui les concerne.

Avoir le phallus peut aussi se produire avec l'enfant. C'est ce qui permet à Lacan de dire que c'est comme mère qu'elle a un inconscient encore qu'il faille nuancer car tout de la mère ne saurait être phallique. La question de la maternité n'est jamais absente de la cure des femmes, qu'elles aient ou non des enfants, et laisse entrevoir les partitions qui s'y jouent pour chacune. Et de même qu'un enfant peut être l'objet du délire d'une mère, il peut aussi réaliser le fantasme de celle-ci, ce que nous enseigne la clinique avec les enfants.

Mais ce réglage sur la dialectique phallique selon l'être ou l'avoir, laisse de côté une autre dimension que Lacan n'a cessé d'approcher. En contre point de cette assise phallique, Lacan, dès le séminaire *Les formations de l'inconscient*, souligne comment confrontée à la forclusion du féminin la femme se retrouve dans une profonde étrangeté de son être.

Etrangère à elle-même, la femme se trouve exclue de la nature des mots qui déterminent la logique phallique, étrangeté qui amène Lacan à formuler l'hypothèse d'une autre jouissance, jouissance supplémentaire, « celle qui se retranche de l'ilot phallique » (*L'étourdit*), « cet au-delà inentamé de la jouissance féminine » comme il l'évoque dans l'unique séance de son séminaire sur *Les noms du père*. (*Les noms du père*, 20 novembre 1963).

« La femme, dit Lacan risque, parie cette jouissance (...) qui toujours subsiste distincte et parallèle de celle qu'elle prend à être la femme de l'homme, celle qui se satisfait de la jouissance de l'homme » (*D'un Autre à l'autre*, 18 juin 1969).

Pari qui dit l'engagement d'un choix que peut faire une femme de ne pas se régler toute sur la jouissance phallique et de consentir à une jouissance qui l'absente d'elle-même.

Avec cette étrangeté, cette absence à elle-même se produit pour elle comme un redoublement de la faille, du trou, celle qui porte sur la faille de l'Autre, de son inconsistance et celle qui la barre et l'oblige comme le développe si brillamment Catherine Millot à « trouver son appui dans le défaut de tout appui ». Là où le fantasme pourrait produire pour elle un effet de sens, peut-on dire qu'avec la jouissance autre il s'agit plutôt d'un effet trou ? Confrontée à cette vacance du symbolique, au plus près du réel, il y a pour chacune d'entre elles motif à l'égarer, à perdre pied mais aussi à trouver une solution à ce qui les soumet à cet infini insaisissable qu'ordonne $S(\mathbb{A})$, encore et en corps.

Car cet étheros, terme que je préfère à celui de la jouissance autre, dans la mesure où il se prête mieux à la désimaginarisation et parce qu'il n'est pas possible de parler de La jouissance autre mais des jouissances autres comme nous le rappelle Lacan, est une affaire de corps comme il le dit à propos des mystiques qui l'éprouvent mais ne peuvent rien en dire. Il se joue à cet endroit, à ce bord insignifiant quelque chose qui jouit de cette béance même, qui a trait à l'abîme, à tous les abîmes ordinaires, au vide, un vide que l'on pourrait dire en expansion qui peut aussi bien se présenter comme un gouffre dans lequel elles pourraient disparaître ou au contraire un vide à partir duquel dans son expansion même se produit de l'inouï.

La clinique des femmes témoigne de ces moments où s'éprouvent, par alternance tout aussi bien, le risque d'hémorragie intérieure, lié à un corps qui troué de part en part se désintègre, s'invagine, se désoriente, perd le nord, se silencieuse ou à l'inverse d'un corps qui sort de ses limites, s'absente comme corps, un corps extatique. Déjà en 1927, Hélène Deutsch soulignait la fréquence des extases féminines

et leurs contenus très divers et notait la dissolution du moi qui s'y produisait « dans cet effacement des frontières disait- elle entre moi et dieu » (in *Les introuvables satisfaction, bonheur, extase*). A cet endroit de dieu peut se lire ce qui a trait à l'insaisissable de cette béance même.

Dans *Ou pire*, Lacan nommera cet étheros jouis-absence. Si la jouissance sexuelle des femmes porte particulièrement les marques de cette jouisabsence, celle-ci s'étend plus largement à ce qui confronte le parlêtre, tout parlêtre qui veut bien y consentir à cet absentement produit par la faille de l'Autre, son inconsistance et le réel du non-rapport. En conséquence de quoi, Lacan note dans *L'étourdit* que le mieux que puisse faire un partenaire « pour la femme dont il veut jouir c'est à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui : d'en elle la re-susciter. ». Ceci dit assez combien le dit partenaire n'est pas sans y participer.

Dans le schéma d'*Encore*, Lacan inscrit par le jeu de la double flèche côté droit, cette partition des jouissances dont procèdent les femmes, cette « biglerie » pour reprendre ici le terme emprunté à Lacan mais que développera Recanati, mais qui me semble insuffisant à dire ce que figure cette double flèche. Au-delà de la « biglerie » il y a à cet endroit, par cette écriture même qu'opère Lacan, l'ek-sistence d'un écart, cette ouverture possible à l'étheros qui « décoïncide » avec la logique phallique.

Avec cet écart se joue pour les parlêtres et les femmes tout particulièrement, la puissance de cette ouverture. Je suivrai ici volontiers François Jullien quand il note « que l'écart en ouvrant une distance, engage, non pas une identification, mais une exploration. (...) Il fait sortir du normé, de l'attendu, du convenu. » (*De l'écart à l'inouï*, L'Herne). Là où cet écart s'origine pour Julien de la Chine, pour Lacan c'est la femme qui institue l'écart du pas-tout.

L'écart ouvre un espace où s'opère un pas supplémentaire, celui du - pas l'U"n sans l'Autre, ce pas qui consent à cet absentement que suppose l'étheros. L'écart tel qu'il s'écrit à ce moment-là de la théorie de Lacan objecte au tout du fantasme, intranquillise le désir par l'entremise de cette autre jouissance.

En effet, cet écart fait émerger l'entre, entre à écrire comme vous voulez, l'antre avec un a, l'antre du féminin tout aussi bien, que le dictionnaire définit comme inquiétant et mystérieux, l'entre qui s'Autrepose comme le dit Lacan dans *Ou pire*. Cette « décoïncidence », cet « Autrepose » travaille, fomenté une position qui consiste à se tenir sans cesse sur la brèche, dans un inlassable déploiement jamais fini.

C'est là-dessus que je voudrais terminer. Il y a, avant l'invention des noeuds, la nécessité pour Lacan d'écrire cet entre-trou dont il s'agit. Comme le dit Jullien encore, « le propre de l'entre est d'exister non pas en plein mais en creux... de ne pouvoir posséder d'essence (...) il est ce qui se dérobe à la prise de discours sur l'être, autrement dit l'ontologie. » (*L'écart et l'entre*, Leçon de la chaire sur l'altérité). Avec l'entre se fait jour la possibilité de penser le mouvement, celui d'une logique en élastique, le passage entre deux rivages, celui du phallus et celui de l'Autre barré.

En reprenant les termes d'un énigmatique poème de Michaux « Entre centre et absence » et en l'attribuant à la femme, la femme est entre centre et absence dit-il, Lacan précise ce qui depuis fort longtemps s'était imposé à lui avec le poème de Tudal auquel il recourt plusieurs fois, d'abord dans « Fonction et champ de la parole et du langage » avec entre l'homme et l'amour, et puis dans *Le savoir du psychanalyste*, entre l'homme et la femme et ses ritournelles, Lacan entend approcher ce réel de S (A). La femme se tient sur la brèche de ce centre phallique pas sans cette jouisabsence auquel la porte l'hétérotisme dont elle procède.

C'est pourquoi face à cette question d'un fantasme au féminin on pourrait recourir à l'écart qu'aura apporté le concept de sinthome, consécutif à l'invention du pas-tout, sinthome comme modalité d'un mouvement incessant, jamais abouti, sans cesse renouvelé du pas l'Un sans l'Autre, encore et encore. Là où le fantasme conjoint le sujet et un objet, l'écart qui s'autrepose, disjoint et permet de faire une place à l'inouï dont procède le sinthome qui existe au fantasme. Mais cela vous l'aurez compris ne sont que des questions que je vous pose.